Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 25 (1957)
Heft: 7

Artikel: Premiers jeux
Autor: Portal, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569397

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Premiers Jeux

(Textes inédits, extraits de l'édition définitive d'UN PROTESTANT, qui paraîtra prochainement)
de Georges Portal

Depuis quelques années, mon père avait subi de graves revers de fortune. Sa générosité proverbiale, dont ses amis abusaient, ses goûts de grand seigneur, lui avaient fait perdre sa situation. Il fut brusquement évincé de l'usine par son associé et fonda une affaire concurrente. Mais il éprouva de grosses difficultés financières, car mon grand-père, bourgeois prudent et calculateur, avait laissé ses capitaux où ils étaient et se garda de courir des risques en les mettant à la disposition de son fils.

J'étais trop jeune pour bien comprendre notre situation. Du reste, on me la cachait. Pourtant j'assistai à beaucoup de scènes pénibles.

Quelques années plus tard, nous dûmes quitter notre cité de lumière pour une maussade sous-préfecture de l'ouest.

Mon père y avait acheté un important magasin de confection pour hommes comportant divers rayons. Il ne pouvait plus être question pour maman, de mener la vie élégante et mondaine qui avait été la sienne jusque là. Nous passions d'un milieu de haute bourgeoisie industrielle à un milieu de commerçants, presque de boutiquiers.

Cette transition brutale fut très pénible pour mes parents. D'autant plus que le commerce de détail, à cette époque, imposait une sorte d'esclavage. Le repos hebdomadaire n'existait pas encore. La clientèle, essentiellement paysanne, fort riche et payant comptant en beaux louis d'or, affluait le dimanche plus que les autres jours. Du premier janvier au trente-et-un décembre, le magasin restait donc ouvert.

Mais je ne connus cette vie étouffante que plus tard. Mon père, toujours généreux et compréhensif m'accorda un répit de quelques mois. Je venais de passer la seconde partie de mon baccalauréat. Tandis que les miens allaient courageusement s'installer en cette triste contrée, on m'envoya à Genève, où je suivis en toute liberté pendant l'hiver, les cours de mon choix à l'Université et ceux de l'école des Beaux-Arts. Je partageai donc mon temps entre l'étude du dessin et celle de la littérature. Il me fut permis de travailler sans avoir à me préoccuper d'examens à passer, sans soucis d'aucune sorte, en dilettante, au moment même où la plus dure des épreuves commençait pour ma famille.

Ce furent de merveilleuses vacances dans une des plus belle villes de Suisse, où je bénéficiai de concerts, de conférences et de toutes les distractions que peut souhaiter un jeune homme.

Naturellement, j'en profitai surtout pour jouer la comédie sur la scène d'une société d'amateurs renommée dans le canton: les *Amis de l'Instruction*, dont les spectacles, montés avec soin par un animateur de très grand talent, bénéficiaient de décors neufs et se jouaient fort longtemps en série devant un public d'habitués.

Cet hiver-là passa comme un beau rêve.

Le moment vint où je dus rejoindre mes parents. Il avait été entendu que je travaillerais auprès de mon père et que, renonçant momentanément au théâtre et aux beaux-arts, je tenterais à ses côtés une loyale ex-

périence. Son plus cher désir était de trouver en son fils aîné un collaborateur et un ami.

Ce furent deux années perdues. Mes efforts stériles et intermittents démontrèrent assez vite que je n'avais aucune disposition pour les affaires et que j'étais en ce domaine le type même de l'incapable.

Distrait et indécis, replié sur moi-même, rongé par la maladie du scrupule et celle de l'analyse, en proie à la sourde lutte que se livraient ma pureté défaillante et mes sens, je m'épuisais peu à peu dans une existence hermétique.

La petite ville où il nous fallait vivre désormais, était bâtie au fond d'une dépression du sol, d'une sorte de cuvette où les pluies incessantes entretenaient une perpétuelle humidité.

Lorsqu'on passait dans ses rues étroites, entre deux rangées de maisons basses aux murs rongés de salpêtre, on se sentait épié par des regards à l'affût. Derrière les rideaux baissés et les volets mi-clos, se cachait une malveillance sans cesse en éveil.

Mon père avait tenu à faire de moi, non un employé, mais un chef. Je n'avais aucune attribution particulière. En général, je tenais la caisse et devais avoir l'oeil sur tout.

Le magasin était vaste, mais mal disposé. Il eut paru assez sombre, si de hautes glaces adroitement placées un peu partout ne lui avaient conféré une fallacieuse grandeur. Sous un cartel, la caisse s'élevait au centre du hall d'entrée sur lequel s'ouvraient d'étroits et longs rayons. Un escalier conduisait au premier étage, dont la galerie, en encorbellement, surplombait, sous une verrière, le milieu du local.

Partout, des appareils d'éclairage au gaz. L'électricité était encore inconnue en cette bourgade.

Le personnel comprenait une quinzaine d'employés; un comptable, trois chefs vendeurs, rompus à leur métier, fort digne dans leurs complets sombres de bonne coupe, un tailleur, qui avait sous ses ordres deux ouvrières, dont l'une, je m'en souviens, boitait, la pauvre fille . . . et un chapelier jovial.

Sous les ordres de cet état-major, travaillaient de jeunes vendeurs, âgés de dix-huit à vingt ans, vers lesquels allaient mes préférences affectives. Je me plaisais surtout auprès de celui qui vendait les chemises et les cravates, articles dont je faisais une grande consommation. Le cadet de la hiérarchie, Francis, était chargé des livraisons, des courses et d'une manière générale de tout ce que les autres ne voulaient pas faire. Sur un chalutier, on l'eut baptisé «mousse»; au magasin, c'était le sauteruisseau. Il avait un joli petit visage de titi parisien, que ses dix huit ans éclairaient d'un sourire malicieux au charme un peu pervers.

Lorsque la loi instituant le repos hebdomadaire entra en vigueur, nous pûmes enfin disposer de nos dimanches.

Le sport redevint mon principal plaisir. Je m'adonnai avec passion au football, à la course à pied et même au rugby, fort en honneur dans la région.

J'aimais ces jeux pour eux-mêmes, mais mon culte sportif me procurait aussi des satisfactions d'une autre nature, que personne ne soupçonnait.

L'odeur chaude de tous ces jeunes athlètes et la vue de leurs corps souples, dont les maillots décelaient les reliefs les plus intimes, me jetaient dans des émois profonds. Lorsque nous changions de costumes avant ou après les matches, dans la petite cabane en planches du terrain de sport, je me grisais des senteurs mâles qui m'entouraient.

Mais mon éducation et surtout ma timidité, me gardaient avec vigilance.

Prêt à céder à la première occasion qui me serait offerte et que je souhaitais, j'étais incapable de la provoquer.

Pourtant, je ne me demandais pas si le désir violent que je ressentais pour ceux de mon sexe aurait sur ma vie une influence. Ma jeunesse ne mesurait point encore la portée de mon anomalie. Je n'envisageais pas d'autre avenir que le mariage. L'exemple de mes parents, de leur bonheur et du foyer qu'ils s'étaient créé, traçait pour moi une voie qui me semblait toute naturelle et à laquelle je ne croyais pas avoir un jour à me dérober.

Il m'était certes arrivé de penser au rôle qui m'incomberait auprès de ma femme, mais devant la sourde révolte de mon instinct, je fermais volontairement les yeux sur cette éventualité. Elle me paraissait trop lointaine pour qu'il fût nécessaire de m'en préoccuper par avance.

Mon attention fut attirée un jour au magasin par la posture insolite d'un de nos jeunes employés. Ferdinand pouvait aussi avoir dix huit ou dix-neuf ans. Dans le recoin le plus obscur du rayon dont il avait la charge il s'était immobilisé, pensif, une main passée dans la fente de sa blouse, à la hauteur de la poche de son pantalon.

Nos jeunes vendeurs portaient en effet par dessus leurs vêtements une longue blouse de lustrine bleue.

Intrigué, je m'approchai sur la pointe des pieds.

Il ne m'entendit pas venir.

Et je m'aperçus que la main invisible remuait imperceptiblement.

Je l'observai sans parler. Soudain, devinant ma présence, il fut tiré de son rêve . . . J'étais tout près de lui. Nos regards se croisèrent pendant quelques secondes. Tout à coup, le sien s'accrocha à ma sympathie, qu'il lut dans mes yeux complices et fraternels. Alors, Ferdinand, sans dire une parole, entrouvrit de sa main restée libre, le haut de sa blouse. Je me penchai sur sa chaude poitrine pour lui obéir, tandis que mon sang affluait à mes tempes . . .

Sous cette blouse protectrice, l'adolescent me livrait le secret le plus délectable de son corps. Ses joues avaient rougi, mais il me souriait avec douceur, et ses yeux brillaient d'un étrange éclat qui me fit instantanément prisonnier . . . Sûr de moi, il m'invita d'un clin d'oeil à glisser ma main dans l'ouverture de sa blouse pour prendre la place de la sienne, ce que je fis.

Dès lors, nous eûmes notre secret. Mais mon incompréhensible timidité m'empêcha toujours de pousser les choses plus loin. Nos sensualités innocentes se contentèrent de ces contacts légers, qui nous jetaient tous deux dans un grand trouble.

Parfois une cliente interrompait notre puérile gymnastique amoureuse. Alors Ferdinand s'empressait auprès d'elle et nous échangions des

sourires complices, parce que la femme ne pouvait pas deviner que sous la longue blouse, l'instrument de notre jeu un instant abandonné, continuait de prendre l'air . . .

Autour d'André Gide

par Daniel

André Gide nous a été ravi il n'y a pas bien longtemps. Mais, déjà, des articles, des essais et des livres ont été écrits et publiés sur la vie, l'oeuvre et le rôle de celui dont le monde des lettres pleure la disparition.

Davantage encore que du temps de son vivant (du moins en ce qui concerne les dernières années de son existence), Gide est présent parmi nous, étonnamment proche, toujours actuel, mêlé à ce drame immense qui se joue dans notre civilisation. C'est pourquoi ses livres, ses critiques et les problèmes qu'il a soulevés ne cessent d'être le centre des préoccupations.

Des ouvrages de portée très différente viennent de lui être consacrés et figurent à la devanture de la plupart des librairies. Ce sont d'eux dont je veux vous entretenir brièvement ici.

* * *

François Derais et Henri Rambaud ont publié aux éditions du Nouveau Portique une étude intitulée «L'Envers du Journal de Gide», qui est l'objet de vives discussions.

A mon regret, je ne puis citer des passages de cet ouvrage qui se doit d'être lu dans son ensemble et comparé aux fragments du «Journal» auxquels il se rapporte.

En 1942, André Gide se trouvait en Afrique du Nord, à Sidi-Bou-Saïd, chez les connaissances qui lui avaient offert l'hospitalité. Gide, dans son «Journal», fait à plusieurs reprises l'éloge des gens qui l'ont recueilli. En revanche, il ne ménage pas ses critiques à l'adresse du fils de ses amis, appelé Victor (il s'agit d'un nom d'emprunt), jeune homme d'une quinzaine d'années qui semble prendre un malin plaisir à empoisonner le séjour de l'illustre écrivain. Victor apparaît comme un être menteur, rusé, incapable d'un bon mouvement.

Aujourd'hui soit dix ans plus tard, Victor est un homme: c'est François Derais. Et il s'applique dans le livre qu'il vient d'écrire à dénoncer tout ce que Gide a dit de lui.

L'origine exacte de cette querelle est facile à identifier. André Gide a tenté un jour de porter la main sur le jeune Victor, lequel non seulement s'est dérobé mais a conservé de ce geste une impression à ce point pénible qu'il s'est senti devenir peu à peu l'ennemi de cet homme dont il attendait autre chose. Victor a été déçu. Le geste maladroit de Gide a tout gâté. Et dès lors, entre les deux hommes à jamais séparés, cet état de tension qui n'a fait que croître au cours du temps.